

Diana, 25 ans (personnalité borderline)

d'après R. Spitzer, *Etudes de cas*, Paris, Masson, 2008.

C'est à l'âge de 25 ans, à la suite d'une tentative de suicide grave, que Diana Miller fut admise dans un service d'hospitalisation de longue durée d'un hôpital psychiatrique. On apprit alors qu'elle s'était retrouvée seule dans la vaste demeure de ses parents, située à la périphérie d'une ville, alors que ceux-ci étaient partis en vacances. En proie à la dépression et à une pesante solitude, Diana avait attenté à ses jours en se préparant un cocktail à base de Valium et de whisky. Elle avait avalé le tout et, sans attendre, avait téléphoné à son psychiatre.

Pendant ses douze premières années, Diana avait été une enfant facile à élever mais dont les résultats scolaires laissaient à désirer. Au-delà de l'âge de 12 ans, son caractère qui avait toujours été jusque-là ouvert et enjoué, changea d'un coup : elle devint exigeante, renfrognée et prompte à la rébellion. Il lui arrivait fréquemment de basculer brusquement du vertige de l'euphorie aux sanglots inopinés du découragement. Elle se lia avec une bande de « racailles », changeant souvent de partenaire et abusant de la marijuana et des hallucinogènes. A 15 ans, elle s'enfuit de chez ses parents pour rejoindre un garçon de 17 ans. Elle et lui, après deux semaines au cours desquelles ils échappèrent aux détectives privés que leurs parents avaient lancé à leurs trousses, revinrent à leur domicile. Diana reprit ses études pour les interrompre définitivement à leur domicile. Diana reprit ses études pour les interrompre définitivement avant la terminale. Avec les hommes, les relations tumultueuses faites de vibrante passion et de désir brûlant débouchaient invariablement sur de violentes disputes. Diana, constamment en quête de toutes sortes d'excitants, aimait s'enivrer, danser comme une folle sur les tables des discothèques et partager l'intimité d'hommes de rencontre avec lesquels elle avait des relations sexuelles dans des voitures. Quand elle repoussait les avances de certains de ces hommes, il lui arrivait d'être jetée sur le trottoir. A 17 ans, c'est à la suite d'un incident de ce type qu'elle fit sa première tentative de suicide – en s'entaillant profondément le poignet – ce qui entraîna sa première hospitalisation.

Après ce premier séjour à l'hôpital, Diana fut dirigée vers un thérapeute pour suivre une psychothérapie, au rythme intensif de deux séances par semaine, mais ce n'était pas la meilleure indication thérapeutique pour une jeune femme comme elle. Ces séances se réduisaient à une interminable litanie de plaintes à propos des membres de sa famille desquels Diana n'avait pu obtenir « 100% d'écoute ». Se prétendant « en pleine crise » ou pour n'importe quel prétexte, elle téléphonait plusieurs fois par jour à son thérapeute.

Durant cette longue période de traitement en ambulatoire – qui n'eut aucun résultat et qui fut ponctuée de brèves hospitalisations – Diana présenta de multiples symptômes. Elle était effrayée à l'idée de faire seule, ne serait-ce que le trajet menant de son domicile au cabinet de son thérapeute, elle exigeait qu'un de ses parents l'accompagne. Elle eut des phases au cours desquelles elle était submergée de pensées suicidaires et perdait tout espoir en l'avenir. Elle se mit à boire énormément et à consommer jusqu'à 40 mg de Valium par jour. Diana alternait crises de boulimie et régimes draconiens pour retrouver un poids normal. Son

idée fixe, c'était les calories et la nécessité absolue que sa nourriture fût découpée selon des formes précises et présentée dans son assiette selon une disposition tout aussi précise. Si jamais sa mère transgressait ces règles, Diana était prise d'une rage si incontrôlable qu'elle cassait la vaisselle et, dans ces moments-là, son père devait recourir à la force pour la maîtriser.

Diana n'a quasiment jamais travaillé, à part pendant quelques mois comme réceptionniste dans l'entreprise de son père. Quant à savoir ce qu'elle veut faire de sa vie, elle n'en sait rien, si ce n'est qu'elle dit vouloir la partager avec « l'homme de ses rêves ». Elle n'a jamais réussi à nouer d'amitié féminine et d'après Diana, son chien représente sa seule source de réconfort. Selon ses propres termes, il lui est souvent arrivé de se sentir « dévorée toute crue » par l'ennui.

Essayer de donner à Diana le sens des limites a coûté beaucoup d'efforts à son thérapeute et ceci presque en pure perte. Elle refusa d'adhérer à l'Association des Alcooliques Anonymes, de s'intégrer à un programme d'hôpital de jour ou d'aller dans un centre de remise à niveau professionnelle, parce qu'elle considérait qu'elle était « au-dessus de ça ». Faute de quoi, elle restait chez elle à se morfondre, sombrant de plus en plus dans la dépression et l'agoraphobie, si bien que sa consommation de Valium monta en flèche jusqu'à 80 mg par jour. C'est alors qu'une tentative de suicide très risquée motiva l'hospitalisation actuelle – la septième de la série - dans un service de psychiatrie.

TD DF 4.2 Sémiologie et entités psychopathologiques (Philippe Spoljar)